



**HAL**  
open science

# Le Petit Prince ou la mélancolisation de l'enfant modèle

Sarah Troubé, Céline Barriol

► **To cite this version:**

Sarah Troubé, Céline Barriol. Le Petit Prince ou la mélancolisation de l'enfant modèle. Revue Française de Psychanalyse, 2020, Vol. 84 (1), pp.105-115. 10.3917/rfp.841.0105 . hal-03917329

**HAL Id: hal-03917329**

**<https://hal.science/hal-03917329>**

Submitted on 13 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Le Petit Prince ou la mélancolisation de l'enfant modèle*

Sarah TROUBÉ\* et Céline BARRIOL•

**Résumé** – Cet article postule que le récit du *Petit Prince* est apparu dans la rencontre entre un questionnement sociétal sur le statut de l'enfant dans l'occident d'après-guerre, et un moment de désarroi existentiel chez son auteur. Le personnage du Petit Prince apparaît à ce propos comme une figure culturelle typique de l'enfant modèle – au sens d'un enfant parfait, mais aussi d'un modèle de la maturation psychique. Cependant, l'étrangeté et l'énigme dont il est porteur le placeraient du côté d'un idéal absolu ou perdu, qui pourrait être l'indice d'une mélancolisation de cet enfant trop modèle, et qui le rapprocherait du savoir désillusionné du nourrisson savant. Entendu comme un mythe, *Le Petit Prince* interroge l'écart irréductible entre toute représentation sociétale d'un modèle de l'enfant, et la part d'infantile toujours marquée d'indéchiffrable et menaçant de clivage l'enfant dans l'adulte et l'adulte dans l'enfant. Le récit nous semble alors ouvrir des perspectives quant au positionnement clinique face à cette part mélancolique.

**Mots-clés** – mélancolie ; identification ; mythe ; infantile ; nourrisson savant

« J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui. Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle. » (Saint-Exupéry, 1945, p.13-14). C'est à la manière d'une apparition que le Petit Prince vient à la rencontre de l'aviateur échoué dans le désert. Aucun dessin ne semble alors pouvoir donner de lui une image satisfaisante, sans doute parce qu'il témoigne, en tant que personnage de fiction, de l'excès de l'imaginaire sur tout modèle de référence existant. Mais aussi, selon nous, parce qu'il se caractérise par une sorte d'excès de perfection.

Le succès de ce récit illustré d'Antoine de Saint Exupéry a fait du Petit Prince une figure modèle, au sens d'un archétype culturel. Sa lecture est par ailleurs volontiers considérée comme un jalon indispensable des apprentissages d'un enfant dit « modèle » dans nos sociétés. Mais si la figure à la fois lumineuse et mystérieuse du Petit Prince est universellement connue, ce qu'elle viendrait recouvrir – ou bien, au contraire, subvertir – d'une image modèle a été peu interrogé, y compris à partir d'un regard psychanalytique.

---

\* Psychologue clinicienne et maître de conférences, Université Côte d'Azur, LIRCES.

• Psychologue clinicienne et maître de conférences, Université Côte d'Azur, LIRCES.

Il s'agirait tout d'abord de l'enfant modèle que chacun est susceptible d'y trouver-crée, à partir de niveaux de lectures et d'interprétations symboliques multiples. Le Petit Prince serait à ce titre une figure de l'enfant parfait, tel qu'idéalisé par les projections du narcissisme parental. Mais il est tout autant une figure de l'enfant dans l'adulte que de l'adulte dans l'enfant : loin d'incarner uniquement la candeur, la curiosité et la fragilité enfantines, il est aussi porteur d'un savoir parfois inquiétant et s'exprimant par des formules énigmatiques. Il serait caractérisé par une sagesse ambiguë, évoquant la toute-puissance d'une lucidité illimitée.

Une lecture psychanalytique peut percevoir, dans le voyage du Petit Prince, un modèle des processus de subjectivation, de l'apprentissage de la symbolisation et du lien, où la détresse de l'enfant tombé sur Terre fait place à une capacité à « apprivoiser », selon le mot du renard, l'altérité, la séparation et la solitude. Mais néanmoins, une telle lecture faisant de l'ouvrage un modèle de la maturation psychique de l'enfant risque d'occulter ce qui fait son inquiétante étrangeté, ce qui, dans cette figure du Petit Prince, vient bien plutôt brouiller les repères d'un tel modèle.

L'atmosphère énigmatique et désertique du récit, de même que le caractère bien souvent inaccessible du Petit Prince nous semblent alors questionner ce modèle de l'enfant dans l'adulte, ou de l'adulte dans l'enfant, du côté d'une confusion de langue et d'une mélancolisation de l'enfant modèle. Quel type de modèle, de l'enfant, de l'enfance ou de l'infantile, nous invite-t-il alors à déconstruire ? Que peut-il éclairer d'un mouvement mélancolique qui serait inhérent aux représentations sociales et culturelles de l'enfant modèle ? A défaut de faire d'emblée du conte un modèle heuristique pour la théorie psychanalytique, peut-on l'envisager comme un mythe qui interroge, au travers des processus de symbolisation et d'identification, le positionnement clinique vis-à-vis de cette part mélancolique chez l'enfant ?

#### UNE FIGURE MODELE ? DU CONTE INITIATIQUE AU MYTHE ÉNIGMATIQUE

L'écriture du *Petit Prince* semble porteuse d'un hiatus. La commande adressée à Saint Exupéry par ses éditeurs en 1942 est celle d'un conte de Noël pour enfants, mais il a pour arrière-plan son engagement dans la guerre. Saint Exupéry aurait traversé à ce moment une crise existentielle profonde, amplifiée par une relation passionnelle et conflictuelle avec sa femme Consuelo, et faisant écho à de nombreuses phases de doute et de dépression dans la vie de l'écrivain, jalonnée de pertes brutales et de séparations. *Le Petit Prince* est l'ultime création qu'il laisse à ses proches, à la manière d'une lettre ou d'un testament, avant d'être

porté disparu lors d'une mission de reconnaissance dans le sud de la France le 31 Juillet 1944 – tout comme le Petit Prince à la fin de son périple, il confie, avant son départ pour cette mission, revenir chez lui et ne regretter « absolument rien » en cas de non retour (missive laissée sur son bureau le 21 juillet 1944). Le contexte de l'écriture serait donc celui d'une oscillation entre la volonté d'un engagement héroïque élevé au rang d'un idéal absolu, et la chute de tout idéal et de toute illusion.

Le terme de conte philosophique, souvent employé pour désigner le *Petit Prince*, témoigne de ce hiatus : le Petit Prince, paré de son costume royal, semble pris entre le merveilleux de l'univers du conte enfantin et la solitude découlant de la quête d'un idéal absolu, qui rendrait cet habit irrémédiablement trop grand ou trop flottant pour lui. Ce personnage opère-t-il comme une figure modèle, dont le voyage déploierait les différentes fonctions et facettes d'une quête identificatoire ? Ne témoigne-t-il pas d'emblée d'une confusion entre ce qui relève du modèle et le registre d'un idéal absolu, ne pouvant être appréhendé que comme perdu ?

Ce vacillement entre modèle et idéal n'est pas sans évoquer l'écart qui séparerait le conte du mythe. On pourrait en effet rapprocher le conte d'un parcours d'initiation et de subjectivation, dont le personnage tient une fonction de modèle en se donnant au lecteur comme support identificatoire. Le personnage du conte n'est pas un enfant modèle au sens d'un enfant parfait, et c'est justement en vertu de ses défauts et de sa détresse qu'il peut se présenter comme modèle d'identification, qui condense et met en conflit différentes facettes identificatoires. Or, la figure du Petit Prince semble résister à ce rôle de support identificatoire de par sa gravité énigmatique, qui ne renvoie pas seulement à la sagesse mais à une certaine autosuffisance, et à une tristesse qui demeure pour une grande part inexplicée.

Alice aux Pays des merveilles (Carroll, 2012), qui elle aussi se retrouve projetée dans un monde inconnu et cherche à revenir chez elle, vit ses aventures avec un regard d'enfant, mêlant curiosité, incompréhension et peur face à la folie des personnages qu'elle rencontre, et qui font écho à l'absurdité du monde des adultes. L'atmosphère onirique de ce monde l'oppose clairement à tout principe de réalité, et en fait un espace d'illusions, où l'angoisse trouve à se figurer dans une multitude de figures marquées par l'archaïque. À l'inverse, le Petit Prince semblait vivre sur sa planète seul et en adulte, et est contraint de la fuir lorsque son défaut d'accordage avec la rose la rend invivable. À la place du rêve ou de l'imagination qui tiendraient lieu d'échappatoire de la réalité, c'est un monde désertique qu'il commence à visiter, dans une solitude où seul l'écho lui répond, et où même le renard, une fois apprivoisé, ne peut devenir un véritable compagnon de jeu. Il manifeste bien, face à ce qu'il rencontre,

une curiosité ou une naïveté enfantine, perceptible en particulier dans la fraîcheur et la multitude de ses questions, et dans son obstination à les réitérer jusqu'à obtenir une réponse. Mais il exprime peu d'affects, ne ressent aucun besoin vital, ne manifeste ni détresse ni peur de se perdre : « Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur. Il n'avait en rien l'apparence d'un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée ». (p.14).

A ce brouillage entre enfant et adulte répond un brouillage similaire chez l'aviateur-narrateur : c'est lui qui, à la manière d'Alice devant le lapin blanc, demeure ébahi et émerveillé par l'apparition du Petit Prince. Ce dernier, lui, semble déjà savoir ce qu'il en est, et se laisse peu déborder par la surprise. Il ne s'agirait pas seulement d'une sagesse d'enfant qui serait plus sage que celle des adultes, mais plutôt d'une étrangeté qui émane de cette forme particulière d'autosuffisance et de déjà-su, et qui colore de désillusion la curiosité de la pulsion épistémophilique infantile.

On s'éloignerait alors du modèle d'identification offert par le parcours initiatique du personnage du conte, pour se rapprocher davantage du mythe, qui confronterait toujours à une part d'indéchiffrable, produisant un hiatus dans le processus identificatoire. Le mythe toucherait au sacré, à l'origine et aux fondements de l'humain et du cosmos : en cela, il ne constituerait pas un modèle, mais plutôt une tentative toujours incomplète d'élaboration et d'interprétation.

Les lectures symboliques et psychanalytiques du *Le Petit Prince* l'abordent le plus souvent comme un conte prenant valeur de modèle, à partir d'un parallèle entre la quête du personnage et le développement psychique de l'enfant. Sa planète n'est pas sans évoquer le monde de l'autosuffisance narcissique de l'enfance, qui exige cependant une lourde discipline pour endiguer la force pulsionnelle morcelante des baobabs. La rose a été associée, à partir d'un parallèle avec l'histoire personnelle de l'auteur, à la relation passionnelle à la femme aimée, ou à la relation fusionnelle et ambivalente à une mère potentiellement dépressive et dévorante (Drewermann, 1992). L'exil du Petit Prince marquerait l'apprentissage de l'intériorisation de l'objet, incarnée par le renard et par le mouton en tant qu'objets transitionnels (Caumon, 2008). Le récit est alors appréhendé à partir de la fonction liante et structurante que peut revêtir le conte, là où le mythe laisserait toujours subsister une part d'inassimilable, marque d'un originaire traumatique et inélaborable (Monzani, 2005).

Or, il nous semble que *Le Petit Prince* serait plutôt à rapprocher du mythe, ce qui ouvrirait un écart avec le déchiffrement d'un modèle développemental, invitant à questionner ce qu'il peut en être d'un modèle de l'enfant en psychanalyse. *Le Petit prince* témoignerait du

fait que tout modèle relève du mythe et achoppe sur ce qui n'est pas modélisable – ce que pourrait incarner cette énigme qui entoure le personnage et le colore d'étrangeté. Si un modèle épistémologique constitue un schéma simplifié qui rend visible certains processus sous-jacents, il se heurte à l'idéal d'une transparence intellectuelle et scopique que le Petit Prince cherche d'emblée à déconstruire – « l'essentiel est invisible pour les yeux » (Saint Exupéry, 1945, p.74).

André Green (1979) souligne ainsi le leurre d'un enfant élevé au rang de modèle qui rendrait compte du fonctionnement adulte et de son origine, et qui « aurait le privilège de rendre visible ce qui, chez l'adulte, est invisible » (p.30) : le rôle de la psychanalyse n'est donc pas de « reconstruire un enfant modèle, mais un enfant mythique » (p.34). Sous peine que la tâche de produire des modèles de l'enfant n'entraîne la psychanalyse à produire des enfants modèles, il convient de prendre la mesure de cet écart entre le point de vue psychanalytique sur l'infantile et le point de vue développemental sur l'enfant. Cela implique notamment de reconnaître le statut de reconstructions contre-transférentielles, à usage bien souvent défensif, de nombreuses reconstitutions de l'histoire infantile du sujet, issues des mouvements identificatoires suscités chez l'analyste : la fonction de mythe ou de fiction de cet « enfant du contre-transfert » est alors patente (Yi, 2014, p.173).

Il faudrait alors tenter de situer plus précisément, dans le personnage du Petit Prince, l'étrangeté à laquelle se heurtent les mouvements identificatoires : s'il prend le contre-pied d'un certain stéréotype de l'enfant, est-ce parce qu'il pousse jusqu'à l'inaccessible l'idéal d'un enfant parfait, et qui ne peut donc que paraître lointain ? A défaut de se réduire à une allégorie de l'enfant dans l'adulte à la manière d'un modèle du développement infantile, nous propose-t-il un mythe qui serait plutôt à même d'interroger l'adulte dans l'enfant ?

## LE NOURRISSON SAVANT

Si le nourrisson savant a pu être élevé au rang d'un modèle – du trauma ou du faux self – il est avant tout un rêve typique, et se rapproche en cela d'une figure mythique. Or, une première signification du rêve proposée par Ferenczi (1974) est justement de tourner en dérision le savoir analytique sur l'infantile et sa prétention à lui conférer un statut de modèle. Les nourrissons savants sont à la fois figure de savoir et de sagesse, « régaland leur entourage de paroles profondes » (p.203). Ils témoigneraient d'une inversion de la situation, dans le désir de l'enfant de surpasser l'adulte, mais aussi des connaissances propres de l'enfant qui sont perdues pour l'adulte.

*Le Petit Prince* rend explicite la même ambiguïté, source d'une inquiétante étrangeté, entre l'enfant dans l'adulte et l'adulte dans l'enfant. Le message manifeste de Saint-Exupéry est le plus souvent entendu comme l'invitation à retrouver l'enfant en soi. Mais cette sagesse de l'enfant, qui seule permet de voir ce qui est invisible pour les yeux, ne consiste pas dans un simple renversement, par lequel le rire grave de l'enfant rend dérisoire ce que l'adulte pensait sérieux. Elle questionne également l'hyper-maturation d'un enfant trop modèle, qui renvoie, chez Ferenczi, à l'identification à l'agresseur et à la confusion de langues.

Le voyage du Petit Prince commence par la visite de plusieurs planètes, qui peut être entendue, à première vue, comme un parcours identificatoire. Mais du fait même de la bizarrerie et de la solitude de ces personnages – un roi sans sujets, un vaniteux sans admirateurs, un buveur, un businessman sans clients, un allumeur de réverbères, et un géographe sans explorateurs -, cette quête identificatoire échoue (Golse et al., 1992 ; Montandon, 2001). Face à ces personnages, le Petit Prince semble se trouver à la place qui est par excellence celle de l'enfant dans le fantasme, à savoir un pur support de projection des désirs et frustrations issus du narcissisme parental. Ces figures poussent en effet jusqu'à l'absurde l'incomplétude narcissique, dans la mesure où elles manquent de l'objet qui donnerait consistance à leur existence. Elles saluent donc toutes l'arrivée du Petit Prince qui viendrait tenir lieu d'étayage narcissique : il est alors placé dans la position d'un enfant trop modèle, et ne peut s'extraire de cette place d'objet de la jouissance de l'Autre que par la fuite, devant l'impossibilité de l'établissement d'un lien objectalisé.

À l'arrivée dans le milieu désertique de la Terre, la curiosité et la naïveté du Petit Prince semblent de plus en plus laisser transparaître un savoir qui serait désillusionné, voire effrayant car il se trouve d'emblée lié, au travers de l'apparition du serpent, à un savoir sur la mort : « - Tu me fais pitié, toi si faible, sur cette Terre de granit. Je puis t'aider un jour si tu regrettes trop ta planète. Je puis... - Oh ! J'ai très bien compris, fit le Petit Prince, mais pourquoi parles-tu toujours par énigmes ? – Je les résous toutes, dit le serpent. Et ils se turent » (p.62-64). Au même titre que le serpent, le Petit Prince est détenteur d'un savoir qui va au-delà des énigmes. Mais ce savoir n'apparaît pas uniquement comme le fruit d'une défense par l'intellectualisation, il semble porter la menace d'une désintrication pulsionnelle, voire d'un clivage moïque.

Le Petit Prince apparaît parfois fragile et vulnérable, et il pleure à plusieurs reprises dans le récit. Avant sa rencontre avec le pilote, il souffre de la solitude dans le désert et cherche un ami. Néanmoins, la soif de savoir semble primer sur l'expression des affects et de la détresse, et fait obstacle à la construction du lien, comme le montre la rencontre avec le renard : « Le

renard se tut et regarda longtemps le Petit Prince : - S'il te plaît... Apprivoise-moi ! dit-il. – Je veux bien, répondit le Petit Prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître. – On ne connaît que les choses qu'on apprivoise, dit le renard » (p.71). C'est le renard qui est ici porteur de la sagesse et de l'apprentissage du lien – et c'est lui qui souffrira et ressentira le manque lors de la séparation -, face à un Petit Prince qui, tout entier pris dans ses interrogations quant à l'objet perdu qu'est la rose, ne parviendra pas à investir le lien.

Cette quête d'un savoir absolu, et la dénonciation des préoccupations futiles des adultes pencheraient alors du côté de la désillusion et de la perte de sens : « Les hommes, dit le Petit Prince, ils s'enfourment dans les rapides, mais ils ne savent plus ce qu'ils cherchent. Alors ils s'agitent et tournent en rond... Et il ajouta : - Ce n'est pas la peine... ». (p.82). Or, si les hommes ne savent pas ce qu'ils cherchent, cette indétermination et cette méconnaissance de l'objet n'en sont pas moins au cœur de toute quête désirante. S'agit-il là de dénoncer l'agitation quasi-maniaque des hommes au profit d'une quête plus objectale et désirante - « Les étoiles sont belles, à cause d'une fleur que l'on ne voit pas... » (p.79) ? ou bien cette quête désirante est-elle frappée de désillusion, engloutie par un objet perdu qui rend tout nouvel investissement d'objet impossible ? La déliaison de la pulsion épistémophilique, évoquant le nourrisson savant, viendrait alors recouvrir l'inélaborable de cet objet perdu, et, plus largement, la perte d'un originaire. Dans cette mesure, le Petit Prince ne témoignerait pas tant de la part toujours vivante de l'enfant dans l'adulte, que d'un clivage entre la part d'adulte et la part d'enfant, où la part infantile perdue équivaldrait à une part morte et à un monde interne désertifié. Engen Drewermann (1992), qui relie cette désertification à l'identification à un objet dévorant, à partir du dessin de l'éléphant dans le boa, entend ainsi le Petit Prince comme la part d'enfance qui n'a pas pu accéder à la vie, comme « l'image psychique de ce qui en nous fut tué avant de vivre » (p.23). Son caractère idéalisé et inaccessible, que nous avons contrasté avec le personnage du conte, serait alors à questionner non plus seulement du côté de l'hypermaturation d'un enfant trop modèle, mais du côté d'une mélancolisation de l'idéal de l'enfant modèle.

#### LA MELANCOLISATION DE L'ENFANT MODELE

Marie-Claude Lambotte (2008) note à propos du sujet mélancolique et de son rapport au monde une tonalité particulière d'étrangeté, du fait que « l'image de la réalité ne lui présente pas un monde à sa ressemblance » (p.7). Exilé du monde, comme le Petit Prince, et étranger à une réalité insignifiante car désertifiée de tout objet pouvant appeler le désir, le sujet



mélancolique en appellerait alors fréquemment à un savoir « dans lequel se mêlent désillusion et présomption » (p.9), à l'absolu d'une vérité dissimulée derrière les choses. Si Abraham a questionné la mélancolie à partir de l'identification à un objet maternel dévorant, et d'une déception traumatique éprouvée de la part du premier objet d'amour (Ithier, 2004), Lambotte souligne également la déception et la trahison comme affect originaire dans la mélancolie. Il est alors fréquent que le discours du sujet à propos de sa vie soit structuré autour d'une coupure temporelle entre un avant et un après, ce qui questionne le rôle de l'idéal et évoque, dans le Petit Prince, la fuite de sa planète d'origine et de l'emprise de la rose. La seule manière de retrouver cet originaire idéalisé réside dans la confrontation directe à la mort. En effet, cette rencontre avec l'idéal, incarné ici par la rose, s'est faite de manière abrupte, sans que ne puisse être perçu ni le fantasme, ni le désir de l'Autre. C'est un idéal absolu et désincarné qui ne peut ni chuter, ni être tué fantasmatiquement, entravant de fait le processus sublimatoire.

« - Tu sais... quand on est tellement triste on aime les couchers de soleil... - Le jour des quarante-trois fois tu étais donc tellement triste ? Mais le Petit Prince ne répondit pas. » (p.29). La part d'irréversible et d'indéchiffrable qui caractérise la solitude et la tristesse du Petit Prince, et qui renverrait à un mouvement mélancolique, ne peut-elle alors déboucher que sur du silence ? Si l'errance du Petit Prince peut être entendue comme la métaphore d'une crise subjective, indique-t-elle une issue à cette quête ? Là où, pour Freud, « l'enfant serait à la recherche d'une réponse explicite sous la forme d'une *demande à l'Autre*, pour Klein, il s'agit plutôt d'une *recherche de l'Autre*, d'une quête de l'altérité » (Fernandez et Petit, 2014, p.66). Cette traversée mélancolique, en ce qu'elle semble justement associer demande à l'Autre et quête de l'altérité, serait alors le moment propice pour sublimer cette coupure entre un avant et un après, pour (re)naître à la subjectivité, et donc être disponible à la rencontre.

Louis Ruiz (2010) postule que « l'enfant-acteur du travail de mélancolie, encombré d'un « trop-plein » inélaborable et énigmatique, projettera cet élément persécuteur hors de lui, sous la forme d'une répétition, à partir d'un scénario déjà écrit. » (p.133). Pour cela, il prend appui sur la clinique des personnalités *as if* décrites par Helene Deutsch (1942) qui, pour suppléer au vide de leur espace intérieur, « trouvent leur scène psychique dans le monde extérieur, [elles] ont besoin d'un metteur en scène pour exister » (p.166). En ce sens, le Petit Prince et l'aviateur apparaîtraient comme les deux parties clivées d'un même sujet, un avant et un après, où l'une des deux parties autoriserait la mise en scène du récit subjectivant. Comme dans un mythe, cela nous confronte à une part d'indéchiffrable. Et pourtant, serait-il envisageable de penser l'accompagnement thérapeutique du sujet mélancolique à partir de ce mythe ? Dans ce travail d'écriture, dans ce reste à symboliser, Saint-Exupéry nous a-t-il

transmis une attente du sujet mélancolique à l'égard de l'Autre lui permettant de s'unifier, de lier Thanatos à Eros ?

Les apports freudiens sur la notion de (dé)négarion à l'origine de la théorie sur la constitution du Moi (Freud, 1925), amènent à distinguer jugement d'attribution et jugement d'existence. Or, le sujet mélancolique ne dénierait pas au monde son existence, mais le fait qu'il puisse l'affecter et entretenir un rapport avec lui : identifié au rien de l'évanouissement du désir de l'Autre, il s'exclurait « en tant que destinataire d'une intention », « en tant qu'allocutaire d'un message ou bien encore en tant que sujet de jouissance. » (Lambotte, 2012, p.594). Dans la mélancolie, ce ne serait donc pas une levée du refoulement qui serait visée, mais bien l'unification des deux parties clivées.

Or, dans ce désert – existentiel ou psychique - dans lequel s'opère la rencontre avec le Petit Prince, le narrateur comprend qu'il ne pourra pas dessiner Le Mouton idéalisé par ce dernier – qui tiendrait lieu d'objet mélancolique, objet idéalisé et non manquant. Il va alors dessiner une caisse vide, autorisant ainsi le Petit Prince à conserver celui-ci intact, voire à le fantasmer tout en bordant son angoisse. La visée étant de permettre à la part infantile de faire chuter l'idéal du moi sans laisser place au déchaînement du moi idéal. Cet acte « clinique » ouvre à la tiercéité (Green, 1989) et relance le processus de symbolisation via la transitionnalité (Roussillon, 2008). Toutefois, l'identification dans la mélancolie est mortifère et narcissique, en ce qu'elle transforme un attachement libidinal à un objet que la réalité contraint de perdre en une modification du moi (Freud, 1915). Cela se retrouve dans l'errance identificatoire du Petit Prince : identification adhésive avec le mouton, identification primaire avec le renard, ou encore identifications tertiaires – identifications à un trait - avec les divers personnages absurdes. Cependant, ce parcours identificatoire n'aurait pu avoir lieu sans la possibilité offerte par le narrateur d'une solitude en présence d'un autre, qui ne soit ni trop vivant – ce qui serait susceptible de susciter un mouvement maniaque - ni trop absent – ce qui demeurerait immergé dans le mouvement mélancolique -, et qui se révèle être soi.

Cet Autre du mélancolique serait éprouvé transférentiellement comme un autre trop présent et pourtant indisponible, vide, non désirant – en témoignerait l'effondrement du Petit Prince lorsque le narrateur, trop préoccupé par la panne de son avion, ne peut réfléchir à l'existence des épines chez la rose. Cependant, le narrateur parviendrait à faire de cette indisponibilité un acte clinique en réfléchissant cette absence, en mettant à jour son manque, en dédouanant l'enfant et en reconnaissant sa détresse. Le narrateur prend soin de sa part infantile et ouvre la voie au récit subjectif. Finalement, l'identification paradoxale mais somme toute secondaire au narrateur nous enseigne sur l'indispensable introjection de la part

infantile pour parvenir à une unité subjective. Le mouvement mélancolique pourrait alors être envisagé comme une résistance du sujet face à un Autre se prônant comme non manquant, comme une tentative de s'en séparer. On passerait alors du registre du modèle au registre du récit subjectivant. Là où le modèle courrait toujours le risque de se prendre pour la chose elle-même, et de la réduire à une image figée, c'est dans le récit, tenant lieu de mythe ou de fiction, que pourrait s'incarner un idéal qui puisse être appréhendé par le désir, et qui ne soit ni dévorant, ni à jamais perdu.

*Le Petit Prince* interrogerait ainsi un mouvement mélancolique inhérent à toute part d'infantile. Mais il questionnerait également le potentiel de mélancolisation contenu dans tout modèle de l'enfant qui prétendrait incarner et prescrire les traits univoques qu'un enfant idéal se doit de revêtir : en témoigne aujourd'hui l'inflation diagnostique qui cherche à circonscrire, au travers des différents troubles de l'attention, de l'hyperactivité et des apprentissages, tout ce que cet enfant modèle ne doit pas être.

Cependant, à l'image du Petit Prince, ce risque de mélancolisation ne serait pas à entendre uniquement du côté de la fermeture à toute émergence libidinale. Si le processus mélancolique, en figeant les mouvements libidinaux et identificatoires, peut conférer à un enfant l'allure d'un enfant modèle, il peut également revêtir les traits de l'enfant dit « méchant », qui suscite aujourd'hui la plainte des institutions. Or, ce dernier poserait peut-être un acte éthique (Ruiz, 2010) : il viserait à soutenir une altérité vitale en plaçant hors-soi l'enfant « mauvais », place à laquelle l'aurait assigné une injonction sociétale désireuse d'un enfant inanimé mais « modèle ».

À l'instar de la succession de moutons dessinés par l'aviateur pour tenter de coller au désir du Petit Prince, ces modèles univoques et sans place pour le manque courent le risque de se heurter aux diverses formes cliniques de refus et de négations psychiques. Ce serait alors dans le contenant mythique de la caisse vide que pourrait surgir une représentation susceptible de renvoyer à l'enfant une image de lui-même suffisamment bonne, porteuse d'un idéal non pas tout tracé mais toujours multiple et équivoque – et toujours fuyant et ambivalent, si l'on se souvient que le narrateur a bien dessiné une muselière à ce mouton imaginaire, mais a oublié la courroie de cuir avec laquelle l'attacher...

Sarah Troubé et Céline Barriol  
98 boulevard Édouard Herriot  
06200 NICE  
[sarah.troubé@univ-cotedazur.fr](mailto:sarah.troubé@univ-cotedazur.fr)  
[celine.barriol@univ-cotedazur.fr](mailto:celine.barriol@univ-cotedazur.fr)

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Carroll L. (1865), *Les aventures d'Alice aux pays des merveilles*, Paris, Gallimard, 2009.

Caumon F., Saint-Exupéry thérapeute, *Filigrane*, 17 (1), 2008, p.142-154.

Drewermann E. *L'essentiel est invisible. Une lecture psychanalytique du Petit Prince*, Paris, Cerf, 1992.

Ferenczi S. (1923), Le rêve du nourrisson savant, in *Psychanalyse* 3, Paris, Payot, 1974.

Fernandez I. et Petit L., La pulsion épistémophilique : la place du savoir dans le transfert. Freud, Klein et Lacan, *Topique*, 127 (2), 2004, p.63-77.

Freud S. (1917 e [1915], Deuil et mélancolie, in *Métapsychologie*, OCF-P, XIII, Paris, Puf, 2005.

Freud S. (1925 h), La négation, OCF-P, XVII, Paris, Puf, 1992.

Golse B., Klahr M., Millot C., Réflexions sur un petit groupe de soins : évocation du Petit Prince, splendeurs et misères de l'a-groupalité, *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, n°10, 1992, p.559-567.

Green A., L'enfant modèle, *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n°19, 1979, p.27-48.

Green A. (1989), De la tiercéité, in *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Ithier B., Heurts et malheurs du modèle mélancolique, *Revue Française de Psychanalyse*, n°68, 2004, p.1097-1112.

Lambotte M-C., L'objet du mélancolique, *Essaim*, n°20, 2008, p.7-19.

Lambotte M-C., *Le discours mélancolique*, Toulouse, Eres, 2012.

Montandon A., Le Petit Prince ou la mélancolie de l'enfant solitaire, in *Du récit merveilleux ou l'ailleurs de l'enfance*, Paris, Imago, 2001.

Monzani S., Pratiques du conte : revue de la littérature, *La psychiatrie de l'enfant*, Vol. 48, 2005, p.593-634.

Roussillon R., *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Paris, Dunod, 2008.

Ruiz L., *L'enfant méchant, l'enfant mauvais : un mouvement mélancolique chez l'enfant ?*, Toulouse, Eres, 2010.

Saint-Exupéry (de) A., *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 1945.

Yi M-Y., Psychanalyse et psychologie du développement, dialogue impossible ? *Recherches en psychanalyse*, n°18, 2014, p.167-177.

Sarah TROUBE et Céline BARRIOL – *Le Petit Prince ou la mélancolisation de l'enfant modèle*